

Comment et pourquoi scander les vers latins ?

La poésie latine est toujours versifiée. La notion de poème en prose ne vaut pas pour l'Antiquité.

La versification latine repose sur l'**alternance des syllabes longues et brèves**. Ces syllabes sont regroupées en unités appelées **pieds** ; elles équivalent aux mesures d'un morceau de musique.

Ces pieds peuvent également être appelés *mètres* (c'est leur nom grec), et le mot mètre peut désigner par extension le vers entier.

Le vers le plus fréquemment utilisé en poésie latine est l'**hexamètre dactylique**. Vers épique à l'origine (cf. les poèmes homériques), il sert aussi dans la poésie lyrique et même dans la poésie satirique. Virgile l'a employé dans l'*Énéide*, mais aussi dans les *Géorgiques* et les *Bucoliques* (cf. la « roue de Virgile »). Horace, dans ses *Sermones* (ses Satires), ses épîtres (dont l'épître aux Pisons, dite « art poétique »), etc.

L'hexamètre dactylique forme avec le **pentamètre dactylique** le **distique élégiaque**, abondamment représenté dans la poésie lyrique latine (Tibulle, Properce, Ovide...).

Concentrons-nous sur le **vers dactylique**.

L'hexamètre dactylique, comme l'indique son nom, d'origine grecque, est composé de **six pieds**, avec pour unité de base le **dactyle**¹. Ce pied comporte une syllabe longue (temps fort) suivie de deux syllabes brèves (temps faible)², et équivaut donc, en musique, à une mesure à deux temps formée d'une noire suivie de deux croches (ou d'une blanche suivie de deux noires).

À chacun des quatre premiers dactyles peut se substituer un **spondée**, succession de deux syllabes longues. Mais, dans la poésie latine, **le cinquième pied est toujours un dactyle**. Le dernier, en revanche, n'est jamais un dactyle. Il ne comporte que deux syllabes, dont la seconde est indifféremment longue ou brève. Dans ce dernier cas, c'est un **trochée**.

D'où le schéma suivant :

— UU | — U

La fin du vers est donc marquée par un rythme caractéristique.

Quant à la césure principale, elle se place le plus souvent après la longue du troisième ou du quatrième pied (césure penthémimère / heptémimère), ce qui relance le vers par une sorte d'anacrouse :

— UU | — UU | — || UU | — UU | — UU | — U
— UU | — UU | — UU | — || UU | — UU | — U

Comment déterminer la **quantité** (brève ou longue) d'une syllabe ?

Il faut considérer deux choses :

- la **nature** de la voyelle qui constitue le cœur de la syllabe : le *i* de *domina* est bref, celui de *regina* est long ; le dictionnaire indique les quantités. Les diphtongues (*ae*, *au*, *oe*) sont évidemment longues.

Attention à bien séparer les syllabes : *Poeni* : deux syllabes (diphtongue *oe*) ; *poeta* : trois syllabes (*po-e-ta*) ; *sua* : deux syllabes (*su-a*) ; *suavis* : deux syllabes (*sua-vis*). La typographie peut y aider : *Pœni / poeta*.

¹ Du grec *daktulos*, « doigt », à cause de la division en trois phalanges, une longue et deux brèves ; comble de pertinence, le mot lui-même constitue un dactyle, où l'accent de mot coïncide avec l'accent métrique.

² Un dactyle a donc trois syllabes ; voilà pourquoi il ne faut pas confondre, en versification antique, *pied* et *syllabe*.

- la place de la syllabe dans la chaîne parlée : le *u* de *primus* est bref ; le *u* de *primus ab oris* l'est aussi ; le *u* de *primusque* ou de *primus venit* est long, parce qu'il se trouve dans une syllabe fermée suivie d'une autre syllabe dans le même segment de la chaîne parlée ; toute voyelle dans cet environnement (elle est dite entravée) s'allonge par **position** ;

Notons qu'une succession de trois brèves ou la séquence longue-brève-longue sont par définition exclues du vers dactylique.

Élisions :

Une voyelle finale de mot s'élide en hiatus : *ill(e) et* ; *tantaen(e) animis*.

Un *m* final de mot s'efface devant une voyelle initiale ; on élide alors la voyelle qui précède : *mult(um) ille*.

Deux règles à connaître (outre l'allongement des voyelles entravées) :

Une voyelle suivie d'une voyelle dans un même mot est toujours brève : le *e* de *deus*, par exemple, ou le *o* de *poeta* ; il y a des exceptions : le *a* de *aer*, mot dissyllabique, est long, comme le *e* de *Æneas*.

Dans la dernière syllabe d'un mot, toute longue suivie d'une consonne autre que *s* s'abrège : *audīs* mais *audīt*.

Comment scander l'hexamètre dactylique ?

On repère d'abord les élisions.

Si l'on manque de pratique ou d'audace, mieux vaut commencer par la fin du vers, en isolant les cinq dernières syllabes, donc les deux derniers pieds : dactyle-spondée ou dactyle-trochée ; on remonte ensuite dans le vers en repérant les longues et les brèves intercalaires.

On ne tient pas compte de la séparation entre les mots (sauf pour placer la césure) : le vers est une unité prosodique, non une unité syntaxique.

On relit enfin le vers en marquant les temps forts.

Avec un peu d'habitude, on peut commencer par le début ! La première syllabe est forcément longue et constitue un temps fort ; on progresse jusqu'à la fin du vers en marquant les temps forts successifs, comme on traverse une rivière en sautant de pierre en pierre.

Notons au passage cette **spécificité de la poésie latine (et de la poésie antique en général)**, qui la distingue radicalement de la nôtre : il n'y a **pas nécessairement coïncidence** entre les accents métriques (les temps forts) et les accents linguistiques ; la langue poétique se distingue donc fondamentalement de la langue ordinaire ; deux lignes accentuelles distinctes, deux prosodies. Il peut arriver qu'elles soient confondues, mais alors cela produit un effet particulier.

Pour mieux saisir cette spécificité, songeons à ce qui se passe quand on veut mettre en musique un poème : soit on respecte la prosodie du texte, soit on s'en détache sans craindre de souligner dans la mélodie des syllabes atones : *Allons enfants* : on peut parler d'homotonie ; *de la patrie* : hétérotonie.

Le **pentamètre dactylique**, qui porte mal son nom (il est censé comporter cinq pieds), a la structure suivante :

— UU | — UU | — || — UU | — UU | U

(substitutions possibles dans le premier hémistiche seulement).

Pourquoi scander ?

Par respect pour la versification ! De la même manière, on ne débite pas les vers français comme une simple succession de syllabes (« Les-san-glots-longs-des-vi-o-lons-de-l'au-tomn'-bles-sent-mon-cœur » etc.) ni comme une simple succession de propositions (« Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone. »), ni même comme une suite d'échos (« Les sanglots **longs** Des vi-o-**lons**... ») ! Ne marquons donc pas trop... fortement les temps forts.

Savoir scander, c'est savoir goûter la poésie, être en mesure d'apprécier la place d'un mot, les variations de rythme, le jeu subtil des rapports entre les lignes prosodiques, de repérer certains effets sonores soutenus par la versification – et de faire partager ce plaisir !

À cette raison primordiale et suffisante s'ajoute une utilité pratique : la scansion permet de distinguer des mots différents, ou des formes différentes d'un même mot. Par exemple, *venit* peut être un présent (avec un *e* bref) ou un parfait (avec un *e* long), comme dans la séquence *Laviniaque venit* du deuxième vers de l'*Énéide* (*venit* constituant le sixième pied).

Voir d'autres exemples dans le tableau « Utilité pratique de la scansion. »